

Simon Abkarian en famille

L'acteur a écrit et mis en scène une tragi-comédie présentée au Gymnase, demain, à Marseille

Simon Abkarian ressemble aux personnages qu'il incarne à l'écran et au théâtre. Droit dans ses bottes, altier et sûr de lui. Avec cette prestance particulière et cette élégance raffinée qui sied aux séducteurs orientaux. Dans *Le dernier jour du jeûne*, pièce qu'il a écrite et mise en scène, l'acteur d'origine libanaise raconte une histoire de famille dans laquelle les femmes jouent un rôle de premier plan, un peu manière d'une tragédie antique. Il s'agit du second volet d'un cycle amorcé avec le spectacle *Pénélope ô Pénélope*, prix du Syndicat de la critique en 2008.

■ Pourquoi les femmes jouent-elles un rôle de premier plan dans cette pièce ?

Parce que c'est une tragi-comédie qui se passe en Méditerranée où elles jouent un rôle important. J'appelle cela une tragi-comédie de quartier, comme il en existe ici, et comme on peut en voir en Grèce, à Malte, en Espagne. C'est ce langage-là, cette ambiance-là, qui m'intéresse.

■ Vous attachez beaucoup d'importance aux mots...

Il y a un certain esprit lyrique en Méditerranée, le mythe grec est toujours vivant avec sa force de la tragédie. Quand on parle aujourd'hui d'omerta, de vendetta, cela ne se passe pas qu'en Corse.

La chose existe au Liban, en Turquie, en Syrie, en Albanie... Je ne porte pas de jugement là-dessus, je constate simplement que cela existe. La pièce



Télévision, cinéma, théâtre, écriture, mise en scène, Simon Abkarian est sur tous les fronts. Il a également postulé à la direction du théâtre de Nice dont il attend une réponse. / PHOTO CYRIL SOLLIER

parle de problèmes qui ne peuvent pas se régler simplement par une parole officielle. Tout cela est lié à l'honneur, à la descendance. J'ai besoin de partir de principes forts mais cela n'empêche pas une certaine forme de légèreté.

■ Tout cela vous ramène-t-il à des souvenirs plus personnels, à

l'époque où vous étiez encore enfant au Liban ?

Bien sûr. Dans l'éducation que j'ai reçue, il y avait toujours une voisine présente, des femmes qui restaient entre elles. Avec des mentalités particulières où on considérerait qu'une femme qui travaille est un acte avilissant pour l'homme. Tout se joue à l'intérieur d'un code donné.

Moi, j'avais surtout envie d'entendre la voix des femmes.

■ Et vous aviez aussi envie d'entendre la voix d'Ariane Ascaride qui figure en bonne place dans cette distribution ?

J'ai écrit spécialement pour Ariane.

■ Qu'est-ce qui vous plaît chez

elle et dans son personnage ?

Elle a les bras qu'il faut pour enlacer ceux qu'elle aime, les oreilles qu'il faut pour écouter le monde. Elle est omni-parlante et omni-écoutante. C'est un idéal de femme, pour moi. Complètement féminine et avec les pieds bien plantés sur terre.

■ Après tous les rôles joués dans les films du cinéaste Robert Guédiguian au cinéma, ne vous sentez-vous pas un peu plus proche de cette petite famille qu'il a rassemblée autour de lui ?

Mais c'est ma famille... On a la même façon de voir le cinéma, on a une vision politique commune, une façon de voir le monde proche l'une de l'autre. On a sûrement aussi des divergences ici où là... On peut dire qu'on est amis, quoi.

■ Comment arrivez-vous à passer aussi facilement du théâtre au cinéma, de l'écriture à la mise en scène ?

Je ne peux surtout pas m'arrêter de faire du théâtre sinon je me démuscle, je m'atrophie. Le cinéma, c'est trop facile. Le piège est de tomber trop vite dans le confort. Au cinéma, on coupe et on recommence. Jouer au théâtre c'est, au contraire, entrer et se mettre en danger pendant une heure et demie. C'est un marathon sprinté. Personnellement, cela me recadre, me remet droit à l'intérieur.

Recueilli par Philippe FANER

"Le dernier jour du jeûne", du 24 au 28 septembre au théâtre du Gymnase, 4 rue du Théâtre français Marseille (1^{er}). Plus d'infos : 04 91 24 35 24